

LE MONDE DES CHIENS DEPRESSIFS AU SUD DU BRÉSIL

Jean Segata

Dans *Cahiers d'anthropologie sociale* 2012/1 (N° 8),

pages 153 à 159

1 Le titre de cet article est emprunté au livre de Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*. Je voudrais en effet décrire comment l'existence d'une clinique pour les chiens dépressifs a transformé le Brésil décrit par Lévi-Strauss. Plutôt que de chercher s'il existe un syndrome de dépression chez les chiens domestiques, je montrerai que la commercialisation de psychotropes pour chiens dépressifs construit une nouvelle réalité (Wagner, 1981 ; Overing, 1990). L'attribution aux non-humains d'une intériorité dépressive caractéristique des humains (Descola, 2005) forme un nouveau monde lorsqu'elle s'appuie sur la circulation d'une substance psychotrope, la fluoxétine.

2 J'ai étudié les animaleries et les cliniques vétérinaires dans le quartier où je vis, à Rio do Sul, ville de l'État de Santa Catarina au sud du Brésil, et j'ai fait quelques brèves visites d'établissements comparables dans des grandes villes brésiliennes, comme São Paulo et Florianópolis, ou européennes, comme Paris et Luxembourg.

3 Rio do Sul a été fondée il y a quatre-vingts ans, au confluent des deux rivières Itaiai, à partir de l'immigration italienne et allemande : elle s'est développée récemment, grâce à l'industrie du bois et des *jeans*, jusqu'à atteindre 60 000 habitants. Avec la croissance économique, les *pet shops* se sont multipliés, passant de 36 à 64 entre 2007 et 2009, et les cliniques vétérinaires, autrefois dédiées aux animaux de grande taille, comme les bovins ou les chevaux, se sont réorganisées pour accueillir des animaux de petite taille, comme les chiens et les chats. La clinique où j'ai réalisé la plus grande partie de mon travail de terrain se composait d'une salle d'attente, d'une salle d'opération et d'un bureau où le vétérinaire, au milieu de gros livres, consultait la liste des médicaments à délivrer aux chiens dépressifs.

Une nouvelle épidémie

4 Bia était triste. C'était un vendredi, et tout indiquait qu'il fallait hospitaliser Pink. Plusieurs semaines auparavant, Bia s'était absentée de son travail pour aller chez le vétérinaire. Et depuis le diagnostic de dépression, tout avait dégénéré : manque d'appétit, perte soudaine de poids, lugubre hurlement dans la soirée et complications rénales. Le caniche, âgé de neuf ans, souffrait des longues heures pendant lesquelles Bia travaillait au bureau de la comptabilité.

5 Il y avait plus de deux mois que je faisais l'enquête de terrain dans les cliniques pour animaux de compagnie de Marcos, quand Bia est arrivée, après avoir consulté deux autres vétérinaires dans la ville. Elle disait qu'il y avait une erreur de diagnostic. « Écoutez, mon

amie de travail est dépressive et elle ne se comporte pas comme Pink. Vous êtes fous ! Cela n'existe pas, un chien souffrant de dépression. [...] Maintenant, je vais voir ma petite devenir dépendante d'une 'ceinture noire' [1][1]Au Brésil, les médicaments sont classés selon des couleurs. La.... Quand je voudrai me promener avec elle, jouer etc., elle sera dopée ! »

6 Marcos maintint cependant le diagnostic et la prescription, et après l'hospitalisation pour traiter le dysfonctionnement rénal et la déshydratation causée par l'insuffisance de nourriture dans les dernières semaines, Pink devait commencer un traitement par psychotropes. Bia doutait encore que la dépression canine soit un mal de plus en plus courant de nos jours, jusqu'à ce que le vétérinaire détermine le montant exact de milligrammes par comprimé conformément au biotype du chien, et recommande la fabrication du médicament dans les traditionnels Laboratoires Gemballa de Rio do Sul. Au Brésil, il n'y a aucune restriction à la commercialisation des psychotropes et des médicaments pour chiens, même s'ils sont difficiles d'accès. Et si la *Gemballa*, un laboratoire bien respecté dans la région, produit la fluoxétine pour les chiens, il n'y a aucun doute que la dépression canine existe réellement. Bia fut convaincue : il y avait bien une « épidémie » de dépression (Pignarre, 2001).

7 Pendant la période où j'ai réalisé mon travail de terrain dans ce magasin, en moyenne un chien par semaine recevait le diagnostic de dépression, soit près de 60 animaux par an. À Rio do Sul, qui compte quelques dizaines d'animaleries, ce phénomène est couramment observé dans toutes les cliniques. J'ai remarqué en outre qu'au moins deux tiers des cas que j'ai suivis ont été diagnostiqués chez les femelles.

8 J'ai rapidement participé à plusieurs procédures conduisant au diagnostic de dépression chez les chiens. La complexité de ce diagnostic vient de ce qu'il faut éliminer les « problèmes physiques » pour aller vers les « problèmes psychologiques », alors que les patients ne parlent pas. C'est pourquoi le processus de caractérisation d'une maladie donnée requiert un examen et une bonne part d'« expérience professionnelle », dit Marcos. Un autre facteur limitant la rapidité du diagnostic est l'état de faiblesse dans lequel de nombreux chiens arrivaient à la consultation pour animaux de compagnie. Marcos expliquait que les gens en général hésitent à venir chez le vétérinaire, car ils espèrent que le lendemain leur animal sera guéri de lui-même. Cela crée une complication dans la santé des chiens ou des chats car, quand ils sont malades, ils mangent mal, se déshydratent, développent d'autres maladies, sont affectés neurologiquement, et peuvent mourir par une sorte de réaction en chaîne. Quoiqu'il en soit, se plaignait le vétérinaire, c'est pour faire des miracles que les gens apportent leurs animaux à la clinique, et non pour prévenir le mal.

9 Ce fut le cas de Pink, comme environ de la moitié des cas qui ont suivi au cours de mes trois années de recherche. Marcos demanda dès le départ si je connaissais ses symptômes : menton posé sur le plancher entre les pattes avant, difficulté à se lever ou à se déplacer, regards perdus, hurlement un peu triste, pattes et queue blessées par des morsures. Il pré-diagnostiqua Pink comme dépressive, mais demanda une confirmation. Comme elle était trop faible, la chienne devait être hospitalisée pendant plusieurs jours, ce qui laissait du temps pour des tests.

10 Cependant, il y avait un élément supplémentaire à prendre en compte : Pink, quatre ans auparavant, avait eu une petite tumeur à proximité du larynx. Marcos soupçonna qu'il pourrait y avoir un retour de la maladie. Paul, un autre vétérinaire de la ville, avait fait

l'opération chirurgicale à l'époque, et soumis le chien à des séances de chimiothérapie, éliminant complètement la tumeur. Mais c'était une hypothèse à prendre en considération.

11 Marcos anesthésia Pink, rasa les poils de sa jambe avec une lame *Gillette*, fit un prélèvement de sang et un échantillon de tissu sous-cutané, qui fut envoyé à Belo Horizonte, la capitale d'État de Minas Gerais, par *Sedex*, un service des livraisons rapides de la Poste brésilienne. Je dus moi-même porter l'échantillon de sang pour examen à un laboratoire clinique près de ma maison.

Une atmosphère animiste ?

12 Le diagnostic de dépression canine était favorisé par un ensemble de discours extérieurs aux cliniques, attribuant aux chiens les mêmes troubles mentaux que ceux des humains. Les progrès de la médecine vétérinaire en milieu urbain sont salués comme le signe d'un rapprochement des hommes et des animaux. Ces dernières années, les grands magazines brésiliens comme *Veja* et *Superinteressante* ont fait leur couverture sur les thèmes : « Ils ont gagné : chiens et chats sont traités comme des enfants dans des millions de foyers brésiliens, qui dépensent pour eux 9 milliards de dollars par an » **[2][2]** *Veja* n° 29, juillet 22, 2009. ; « Chiens et chats : la médecine est aussi bonne pour eux que pour les propriétaires » **[3][3]** *Veja* n°19, 12 mai 2010. ; « Chiens : pourquoi ils sont devenus des gens ? » **[4][4]** *Superinteressante*, mars 2009. ; « Une enquête révèle que 18 % des Brésiliens préfèrent la compagnie de leur animal à la Saint-Valentin. » **[5][5]** *Psyché*, VI, n° 66, juin 2011

13 Les blogs se multipliaient où les « propriétaires d'animaux domestiques » échangeaient des informations. « Aujourd'hui, c'est facile. Il suffit de lancer une recherche sur Google. Il y a tellement de sites Web spécialisés dans ce domaine. Les gens ne savent pas quoi faire quand il y a un problème parce qu'ils ne veulent pas voir qu'il y a de l'information partout. [...] Je m'inscris sur des sites Web afin de recevoir des nouvelles sur les soins des animaux » (Carla, propriétaire d'un chien, juin 2009). « Certains [sites Web] sont très complets, ils comprennent jusqu'à des listes de médicaments qui peuvent être utilisés pour nos animaux – il y a des tableaux avec les races, les tailles, les âges et la quantité de chaque médicament qui peut être utilisée sans danger pour soigner l'animal » (Aline, propriétaire d'une Yorkshire, 2009).

14 Un blog appelé *Dog's Times* distinguait trois sortes de dépression canine. La dépression de réaction est « causée par le stress ou un choc émotionnel grave » : « le corps réagit à une surcharge de stimuli négatifs », comme une agression, avec des états transitoires dépressifs, qui peuvent durer de huit à dix jours, et qui n'ont pas besoin d'être traités avec des médicaments. La dépression de régression, considérée comme très grave, est « caractérisée par la perte des comportements acquis » (en particulier d'hygiène ou d'ordre appris pendant le dressage) « et par le retour à des comportements infantiles » (en particulier l'expulsion par voie orale). Dans ce cas, « l'animal cesse presque entièrement de se déplacer, il pleure pendant des heures, et avale tout ce qu'il rencontre pendant ses déplacements limités ». La dernière est la dépression cyclique, considérée comme relativement courante, surtout chez les femelles. Ses cycles durent entre deux semaines et deux mois, et sont caractérisés par « l'indifférence, la tristesse, l'anorexie et la perte des comportements appris » **[6][6]** <<http://www.dogtimes.com.br/depressao.htm>> 8, consulté en....

15 Sur un autre blog, la dépression canine est mise en relation avec ce qu'on appelle en médecine vétérinaire « le syndrome d'anxiété de séparation chez les chiens d'appartement » ou SASA (Soares et *al.*, 2010). Ce syndrome est décrit comme « une conjonction de comportements indésirables quand les animaux sont laissés seuls ou quand ils sont éloignés de leurs figures d'attachement ». Les animaux hurlent, pleurent ou aboient de façon excessive, et peuvent uriner ou déféquer dans des lieux où l'attachement est, en général, bien établi. Le vétérinaire Mauro Lantam y explique que « l'attachement est essentiel pour la survie des animaux sociaux. C'est un mécanisme de coalition sociale. » [7][7]7. Cf. : <http://www.saudeanimal.com.br/artig130.htm>. consulté... Il faut donc faire attention à ce qu'il appelle la « socialisation » entre le chien et son maître. Si l'animal reste trop dépendant de son maître, les périodes de séparation, comme celles aux cours desquelles celui-ci va au travail, peuvent déclencher ces comportements dépressifs chez le chien.

16 Un autre *blog* rapporte des informations encore plus directement liées aux symptômes observés sur Pink : « La dépression, ou l'état dépressif, peut être liée à l'anxiété, et se produit quand l'animal est exposé à des situations de stress, de façon chronique ou traumatique, jusqu'à manifester des signes d'incapacité à exécuter ses fonctions biologiques, d'apathie, d'inappétence et d'isolement social. » [8][8]Cf. : <http://www.vetmovel.com.br/mostra.php?id=92>. consulté en... Selon ce blog, il y a des races plus exposées à la dépression, notamment celles qui furent « sélectionnées pour la compagnie ». Mais le plus déterminant est le changement brusque de routine, l'absence de proximité ou de convivialité – avec d'autres chiens, ou avec des humains – qui rendent « vulnérable au stress ». Par-dessus tout, le site rappelle au lecteur que « chaque animal est un être unique et doit être considéré comme un individu doté de caractéristiques propres ».

La responsabilité des acteurs

17 Alors que les discussions des maîtres des chiens sur les blogs reprennent des croyances animistes, le discours des vétérinaires est nettement naturaliste : il suppose une coupure nette entre humains et non-humains sur le plan des intériorités, et ne regarde que ce qui se passe au plan des physicalités (Descola, 2005). Comment peuvent-ils alors négocier les demandes faites par les maîtres en des termes qui subjectivisent les animaux ?

18 À cette période, j'ai commencé à interroger une vétérinaire, Alice, qui travaillait dans un autre *pet shop* de Rio do Sul. Comme sa clinique était spécialisée en gynécologie et obstétrique, la plus grande partie des chiens dépressifs qu'elle recevait étaient des jeunes chiennes faisant des grossesses nerveuses. Celles-ci commençaient à prendre du ventre, elles avaient les mamelles gonflées, et quand venait le temps de l'accouchement, elles se nichaient pour mettre bas des petits. Mais comme les petits n'apparaissaient pas, elles étaient diagnostiquées comme dépressives. La solution, dans ce cas, était l'application de contraceptifs et l'administration de psychotropes – « un saint remède », disait Alice.

19 Alice me fit rencontrer Lucas, un biochimiste des Laboratoires Gemballa, qui fabriquait les psychotropes pour chiens. Comme Alice, Lucas affirmait nettement qu'il n'y avait pas d'erreur dans le traitement de la dépression des chiens, alors qu'une psychanalyse serait pour eux impraticable. Lucas croyait à une nature commune, et l'objectif final du médicament ne faisait pas de différence. « La recette ne dit pas de quoi souffre l'individu,

elle dit simplement ce qu'il doit prendre. Certes, nous savons à quoi ça sert, car nous connaissons les médicaments – la pratique fait qu'on finit par connaître par cœur les compositions et les dosages. Or, si sur la prescription c'est écrit "Alice", je suis incapable de savoir s'il s'agit d'une dame ou d'une chienne. C'est pareil – c'est la même chose : que ce soit un chien ou une personne, c'est pareil – le médicament doit marcher, c'est tout. Et c'est pour cette raison que nous le fabriquons et le vendons ». La solution de Lucas apparaît ici proche de l'analogisme : il n'est plus question d'intériorités et de physicalités mais de formules qui prescrivent comment agir dans un monde de similitudes (Descola, 2005).

20 Dans les modes traditionnels de reconnaissance de la douleur, il y a une pré-pondérance des explications cosmologiques dans lesquelles les personnes se comprennent comme affectées par quelque chose d'extérieur : un fétiche, un mauvais œil, un effet du monde sur soi-même (Langdon, 2003). D'un autre côté, dans la plus grande partie des modèles biomédicaux, une douleur est expliquée comme résultant de désajustements physiologiques, que ce soit de façon innée ou acquise par le moyen de bactéries ou de virus. Le premier est le monde de la croyance, le second celui de la preuve. Tous deux apparaissent comme des moyens de déresponsabiliser les sujets par la souffrance (Segata, 2010). Que les personnes soient attaquées par des micro-organismes ou par des fétiches, leur destin est tracé dès la naissance par leurs divinités ou par leurs gènes.

21 Du point de vue de Lucas, au contraire, si une personne est triste ou mélancolique, sa responsabilité est d'agir en vue de se trouver dans un autre état. Ainsi la dépression, ce concept disputé entre la psychologie, la psychiatrie et la neurologie (Azize, 2008), porte en elle la négativité d'une pathologie et en même temps la possibilité de fuir sa responsabilité de la souffrance. Le médicament permet de sortir de la question sur la cause pour entrer dans un processus d'action bien balisé. Lorsque Lucas dit que les chiens ne peuvent pas être guéris par la psychanalyse mais par les psychotropes, il tranche une controverse entre des paradigmes radicalement opposés. L'industrie pharmaceutique et les neurosciences ont fait passer pour obsolète le mode de diagnostic et de traitement des troubles mentaux par la psychanalyse (Lakoff, 2006). La psychanalyse se focalise sur un sujet-agent qui se constitue dans la mélancolie, alors que les neurosciences se donnent un patient-objet de la dépression pour le ramener à la normale (Roudinesco, 1999). Cette forme de désobjectivation par le traitement médicamenteux pourrait bien cependant être une autre forme de subjectivation.

22 On peut dire en effet que Bia est subjectivée par la dépression de Pink, et ce à deux niveaux. Toutes deux habitent dans le même appartement. Marcos impute à Bia la souffrance de Pink, en l'accusant de ne pas avoir assez de temps libre pour la promener dans la rue ou pour jouer avec elle. Bia se déresponsabilise par un contre-discours qui tourne autour de la question centrale : « Mais que puis-je faire si elle a cette dépression ? » C'est pourquoi Marcos recommande la fluoxétine en complément du traitement qui devrait inclure prioritairement un changement de mode de vie. Mais pourquoi se soucier du mode de vie si la neurobiologie a une réponse certaine et l'industrie pharmaceutique la solution (Roudinesco, 1999) ? Marcos justifie finalement la présence de l'anthropologue : si la responsabilité est partagée entre les maîtres et les chiens, il faut observer comment humains et non-humains interagissent dans le traitement de la dépression. C'est cette co-construction que j'ai appelé le monde des chiens dépressifs.

Notes

- [1]

Au Brésil, les médicaments sont classés selon des couleurs. La couleur rouge, la plus courante, indique les médicaments qui nécessitent une ordonnance. Ceux qui sont notés par la couleur noire passent par des contrôles très stricts. En général, il s'agit de psychotropes.

- [2]

Veja n° 29, juillet 22, 2009.

- [3]

Veja n°19, 12 mai 2010.

- [4]

Superinteressante, mars 2009.

- [5]

Psyché, VI, n° 66, juin 2011

- [6]

<<http://www.dogtimes.com.br/depressao.htm>> 8, consulté en octobre 2009.

- [7]

7. Cf. : <http://www.saudeanimal.com.br/artig130.htm>. consulté en mai 2009.

- [8]

Cf. : <http://www.vetmovel.com.br/mostra.php?id=92>. consulté en mai 2009.